

Un tas, un flot, que dis-je, une avalanche...

Les pasteurs servent-ils encore à quelque chose de précis? Si oui, quelle est l'attente des gens à leur endroit? Ne faut-il pas revoir quelque peu leur «cahier des charges» supposé, reposant pour l'heure en grande partie sur un rôle traditionnel, pour l'adapter à une réalité sociale actuelle qui est sans précédent? Réflexion.

Que ce soit notamment par la fréquentation des cultes ou par la contribution ecclésiastique, dans les cantons où elle est volontaire et non obligatoire, nombre d'indicateurs attestent que les Eglises officielles sont en perte de vitesse. Ce, alors que le besoin de spiritualité, les aspirations et actes à caractère religieux sont, eux, en augmentation, réagissant à une société sans cesse plus matérialiste et cynique, plus soucieuse de performances et de rentabilité. Cela, au détriment de l'humain et du sacré.

«La foi confine parfois au concept de «supermarché», dans lequel l'individu puise des éléments à plusieurs «râteliers» afin de se forger une foi «sur mesure»»

Le divin, et dans son sillage la soif d'essentiel, de sens, de valeurs éthiques, la recherche spirituelle ne sont, contrairement à ce qu'affirmait le philosophe allemand Friedrich Nietzsche, pas morts. Les travaux de Roland Campiche, sociologue et fondateur de l'*Observatoire des religions en Suisse*, auteur d'un ouvrage intitulé *«Croire en Suisse(s)»*, ces travaux donc le montrent clairement: l'intérêt pour les «choses» de la foi parmi nos concitoyens, intérêt manifesté à travers, par exemple, la prière, cet intérêt va croissant.

Entre do it, kit et zap...

Comment expliquer dès lors que les églises sont désertées, et que les pasteurs ne sachent plus trop, sinon à quel saint se vouer, tout au moins de quelle(s) attente(s) ils sont l'objet? La réponse à cette question fait intervenir plusieurs paramètres, et en premier lieu, l'évolution historique. Sans en être forcément conscients, nous vivons à une foule d'égards une ère sociale inédite. Il n'est, pour s'en convaincre, qu'à songer à la place nouvelle, révolutionnaire serait-on tenté d'affirmer, de la femme dans notre société. L'Eglise n'est plus désormais, du fait de ce

Photos: P. Bohrer



bouleversement, détentrice d'un savoir - assorti de l'inévitable pouvoir moral, culturel et politique l'accompagnant - qui lui conférait préalablement, durant des siècles, une autorité «naturelle» sur une immense majorité de la société. Laquelle, pour sa part, n'est plus divisée, comme par le passé, entre «ceux qui ignorent tout ou presque» et «ceux, les rares, qui détiennent LES réponses». Aujourd'hui, les gens ont de l'instruction; ils sont de ce fait devenus des interlocuteurs qui exigent une prise en considération de leurs interrogations. Révolu l'âge des réponses «toutes faites» à des questions «préfabriquées», éliminés les rails de la morale unique, la manipulation d'âmes soumises, incapables de se «défendre». L'époque exige du débat, de la réflexion, de l'exploration, et pourquoi pas, du doute.

D'autant que la foi, autrement dit la manière de croire, a également changé. La religion est devenue en partie une affaire privée, déniant aux Eglises la définition de normes valables pour tous; elle confine parfois au concept de «supermarché», dans lequel l'individu puise des éléments à plusieurs «râteliers» afin de se forger une foi «sur mesure». Mais une foi ancrée dans la seule sphère privée est souvent considérée comme insuffisante, notamment par les gens qui estiment que les défis du monde actuel (écologique, éthique, politique...) ne peuvent être ignorés des croyants, et qu'ils réclament un engagement au nom précisément de la foi.

Une chatte y perdrait ses petits...

C'est dire si cette multitude de facteurs et de sensibilités, combinés à l'évolution globale de la société, engendrent non pas un type, mais une quantité de genres d'attentes à l'endroit des pasteurs, attentes parfois antagonistes, dont la liste est presque interminable. Entre les demandeurs, à tendance fondamentaliste, d'une foi basée sur le respect à la lettre et séculaire des Ecritures, les gens qui réclament une foi «mode d'emploi» bannissant toute notion de doute ou d'originalité, les «mystiques», ceux qui souhaitent juste une écoute à même de rompre une solitude pesante, les distancés qui déplorent l'inertie de l'Institution, ceux qui accusent l'Eglise de prosélytisme, ceux qui lui reprochent un manque d'engagement sur le terrain, ceux qui la critiquent en regard de l'Histoire, et j'en passe, le plus enthousiaste des ministres ne peut qu'éprouver de la peine à s'y retrouver. Et partant à adopter UNE attitude et UN discours convenant à l'ensemble des avis et sollicitations qui lui parviennent. Entre le guide sans peur et sans reproche, l'humain «comme les autres» sans masque mais avec limites, le débatteur à même d'entrer dans la remise en question, l'être compatissant ou réconfortant, le simple «faiseur» de mariages, de baptêmes et de services funèbres, le progressiste, le défenseur de l'ordre et de la tradition, etc.: les «casquettes» qu'on lui tend (ou impose), à l'instar des attentes, ne manquent pas. Et c'est peut-être ce qui est déroutant, voire angoissant.

Laurent Borel